

Line Papin

L'éveil

roman

Stock

Il y a des vallées, des monts, des landes qui s'étalent sous le vent, que les fleuves caressés suivent en ondulant, il y a des bois entiers qui flambent en automne pour mourir l'hiver; il y a les lacs, les mers, les océans, ces plans d'eau sous lesquels des monstres marins s'endorment; il y a tous ces paysages, ces espaces que les souffles parcourent et, au-dessus, dans le ciel, immobile, il y a ton visage-lune sous les nuages mouvants.

1

– Tu es venu avec une grosse valise... Tu vas rester longtemps ?

– Le temps qu'il faudra.

– Il en faudra beaucoup, tu crois ? Ta valise est si grosse...

– Ça ne veut rien dire. Je suis toujours trop chargé, où que j'aille. Ne t'en fais pas ; dis-moi plutôt ce qui se passe exactement. C'est grave au point que tu me demandes de m'installer ici, avec toi, pour t'aider ?

– Oui... Tu sais, c'est à propos de lui...

– Lui, il faut le laisser en ce moment. Il ne faut pas s'inquiéter. Il faut le laisser.

– Mais ça devient inquiétant, Raphaël.

– Dis-moi.

– Ça fait quinze jours qu'il ne bouge plus, assis, grave, la tête enfouie dans la grisaille

opaque et légèrement rosée de son plumage de cacatois. Avant, il parlait encore, il venait aux dîners, sans sourire bien sûr, mais il venait; il mangeait sans bruit, mastiquait lentement, débarrassait, sans mot dire, remontait dans la chambre. C'était une fois dans la chambre seulement qu'il fermait les yeux et sombrait. En bas, il était normal, un peu triste certes, mais normal, comme le sont les gens ternes. Maintenant, c'est différent. Ses coudes sont écorchés maintenant, il a les tempes creuses et il ferme les yeux tout le temps, ses paupières closes sous une brume de plombagine. Parfois, au son de ma voix, elles s'animent, battent de l'aile pour s'ouvrir, malades... Il pense sans arrêt. Comme tout le monde, tu me diras. Cependant non, car ses pensées sont plus aiguës, plus pointues que les nôtres, elles lui font mal, c'est ce qu'il dit. Il faut le croire puisqu'il crie de douleur parfois, se tord. Il ne dort plus aussi. Personne ne peut le vérifier; mais lui dit qu'il n'a pas fermé l'œil depuis trois jours... ou plutôt qu'il n'a pas dormi depuis trois jours; car il ferme les yeux tout le temps. Il faut le croire puisqu'il a de longues traînées violettes au bas de ses paupières closes.

– À quoi pense-t-il ?

– Mon Dieu, à beaucoup de choses ! Ses pensées ont toujours été très dures, très denses, tu comprends, des obus, mais il savait les contrôler

jusque-là. C'est-à-dire, il avait toujours su les prendre dans ses bras, les soupeser, les recevoir bien qu'elles soient lourdes.

– Et maintenant ?

– Maintenant... il ne sait plus.

– Elles ont dû changer de nature; sans doute sont-elles plus meurtrières.

– Il s'est affaibli aussi.

– Et puis, elles sont peut-être plus nombreuses.

– Peut-être. Et c'est un homme usé, maintenant.

– Il est dans la chambre, alors ? Tout le temps ?

– Non. Il y était les trois premiers jours mais je l'ai descendu. Je croyais l'appâter ainsi; parce qu'il ne mangeait plus rien, ne disait plus rien, tu comprends, alors j'ai cru que, posé en bas, dans la salle à manger, avec les effluves de nourriture et nos conversations, il nous reviendrait peu à peu.

– Et rien du tout ?

– Non, pire même. Ses pensées semblaient encore plus explosives d'être en bas, avec nous, dans l'air courant. Elles paraissaient fouettées ici, fuser de plus belle.

– Tu n'as pas songé à le remonter dans la chambre ? Où il fait meilleur sans doute, plus tendre, plus doux.

– Si... Mais il ne dort pas seul dans cette chambre et sa présence devenait malsaine.

C'était contagieux : je me mettais à penser aussi. Face à lui, contre lui, je pensais à n'en plus parler, et nous étions deux, chacun à tourner, à se cogner contre les parois de nos cerveaux, coincés, à ne pouvoir dépasser la limite de nos yeux. C'était dangereux. Personne ne pourrait dormir, lui à côté, on le sent fébrile, on s'y brûle, il nous entraîne dans des profondeurs... des profondeurs presque sournoises.

– Tu l'as donc déplacé ?

– Au sous-sol. Il y était mieux. Avant cela, j'ai bien tenté de le mettre dans la véranda. Je pensais qu'avec la chaleur du soleil sur les vitres, et le pépiement des oiseaux, qu'avec la vue, le bruit, l'atmosphère de la nature autour, il reviendrait doucement, apaisé, sans crainte.

– Il n'a pas aimé le soleil, la lumière, la chaleur, les petits cris, n'est-ce pas ?

– Mais oui, exactement, c'est-à-dire, il ne parlait toujours pas, mais je voyais bien à ses gestes qu'il n'était pas à l'aise, que ça le piquait. Alors, comme je le disais, je l'ai mis au sous-sol. Je ne te cache pas que l'idée a d'abord paru... incongrue.

– Inhumaine ?

– Oh, tu sais, non... Non, humain il ne l'était déjà plus, c'était approprié. Quoi qu'il en soit, le résultat a été remarquable : il s'est tu, il n'a plus bougé.

– Ne se taisait-il pas déjà, auparavant ?

– Si, bien sûr, mais ses gestes parlaient pour lui, il gigotait, se tortillait, il se mordait les joues. Parfois il gémissait, c'étaient des cris aigus, ça me perçait, là. Alors qu'en bas, les premiers jours, il restait calme. Je venais le voir et il ne disait rien, il ne bougeait pas, il gardait les yeux fermés et je sentais ses orbites bouger sous ses paupières, à droite à gauche, je les voyais rouler comme deux globes, mais à part ça, rien, il restait sur sa chaise, assis, les mains jointes derrière le dossier, la nuque courbée, la tête baissée, le souffle régulier.

– Tu le touchais ?

– Pas au début ! Je le regardais seulement. Mais il le sentait, fort, aussi fort qu'une caresse, aussi fort qu'une griffure même, mon regard sur lui. Il ne réagissait pas, cependant. C'est pour-quoi je l'ai touché, plus tard, après. Gentiment, pourtant ! Rien de méchant ! J'ai mis ma main comme ça, sur sa joue, près de son oreille, avec le bout de mes doigts dans ses petits cheveux de tempes que j'ai caressés un peu, pas longtemps.

– Il a crié ?

– Oh non ! Non, loin de là. C'était silencieux, très silencieux. Nous étions graves... Voilà, c'était grave. On ne crie pas quand c'est grave. C'était lourd, la fraîcheur de cette cave soudain, et en le touchant comme ça, je suis devenue grise moi-même. Il y avait entre nous

une zone magnétique qui nous pesait dessus, nous enrobait dedans, avec cette odeur âcre, ce goût terrible d'oxyde ferrique. Sa peau, la toucher comme ça, je ne l'avais pas fait depuis si longtemps, sa peau si fine sur son visage osseux, toute rugueuse sous ma paume, de n'être pas rasée, c'était sublime. J'ai eu peur. Et lui aussi, je le sentais. Mais jamais il n'aurait pu crier. C'est après des secondes, longues, qu'il a tremblé soudain. J'ai parlé alors, peu, rien, pas fort : j'ai murmuré son nom. C'était pour le rassurer.

– Il...

– Il a suffoqué : un souffle haché, torturé.

– Tu es partie ?

– Je suis partie.

– Ça fait quinze jours, tu dis ?

– Ça fait quinze jours.

– Rien, donc, depuis ta main ?

– Rien depuis son souffle.

– À part des cris parfois, dis-tu ?

– Oui, des cris de douleur parfois, comme d'habitude, rien de nouveau.

– Et avant cela, avant ces quinze jours, quand il parlait encore, que disait-il ? Il te parlait, à toi ? Il ne t'a pas mise au courant de quelque chose ?

– Qui pût justifier une telle situation ? Mais enfin, tu le connais, tu sais bien, il a toujours été si taciturne.

– Oui mais quelque chose s’est produit, cette fois ! Il ne s’est jamais réfugié dans un tel mutisme. Il ne t’a rien dit ?

– Oh, c’est terrible ! Mais non, je ne sais rien, comme d’habitude, avec cet homme secret... Si rarement j’ai pu entrevoir un éclat intérieur, un fragment découvert miroiter l’espace d’une seconde, à vif ! Si rarement... Il avait toujours ce voile autour qui l’enrobait – ces plusieurs tours de voile, même. Depuis que je l’ai rencontré, tu vois, il est enrobé. Ce n’est pas une maladie, ni une lubie, cet enrobage, c’est lui. Mais le silence, le jeûne d’aujourd’hui, ça oui, ça c’est différent : on sent que ce n’est pas dans sa nature, que c’est grave, qu’il se passe quelque chose... Il en émane une pesanteur ferrique, une énergie mauvaise. C’est comme si l’enrobage avait tourné, et que cette douceur mystérieuse s’était resserrée, l’avait étreint, s’était pourrie... C’est drôle que ça finisse comme ça, Raphaël – oh, je dis « finisse », je m’avance un peu... C’est drôle parce que ça a commencé comme ça, par moi fascinée qui découvre cet homme voilé ; et ça a continué, tout le temps, comme ça, avec moi fascinée qui soulève les voiles un à un sans trouver jamais, en dessous, aucun visage ; et maintenant me voilà seule face à cet homme ligoté et face à ce voile devenu linceul qui s’agrippe partout au corps de son homme et ne veut rien me laisser voir, rien.

- Juliet...
- Je ne sais plus quoi en faire... Depuis que je l'ai rencontré... Parce qu'au moment où je l'ai rencontré, oui, c'est cette voilure qui m'a happée... Il dansait et on voyait ses plis de voiles se mouvoir et miroiter.
- Il dansait ? Quand ? Où, cette rencontre ?
- Chez monsieur...
- Ah non, ça y est, je me souviens, il me l'avait raconté.
- Ah oui ?
- Mais oui.
- Et en quels termes précisément ?
- Oh, je ne sais plus exactement les mots qu'il avait employés...
- Mais si, réfléchis. Qu'avait-il dit ? Avec quel ton ?
- Que c'était à une soirée où vous étiez tous les deux, que... vous étiez repartis ensemble sans que...
- Mais non, voyons, tu vas trop vite. Il n'a pas pu dire cela aussi brièvement. Il a dit comment était le lieu ?
- Oui, cela me revient, bien sûr, il l'a dit. C'était dans un jardin, il faisait humide, il y avait même eu de l'orage. Je me souviens bien maintenant, très bien. Tu n'étais préparée à rien, tu y allais innocemment, avec indolence presque,

voilà ce qu'il disait, je me souviens, il parlait de toi, pour toi, par toi, et de lui, rien.

– Dis, alors, dis ! Sans sa voix, tant pis, mais dis au moins ses mots !

– Je ne saurais, Juliet, voyons...

– Essaie !

– Je peux reformuler la chose, mais enfin...

– Bon, ne dis rien alors... La première fois, c'était aux cinquante ans de monsieur X, oui ; il avait organisé une fête pour l'occasion. Je ne me souviens pas de monsieur X. C'est pourquoi je dis X, son nom ne me revient plus... Pourtant il me connaissait bien, puisqu'il m'avait invitée personnellement, malgré mes dix-sept ans. L'invitation était à mon nom, cartonnée, avec une écriture rose, italique. Je n'en étais pas fière, ni heureuse, ni flattée, j'y allais simplement, sans crainte ; je n'avais pas connu encore le sublime, tu comprends. Je ne pouvais rien ressentir à l'époque, j'y allais donc comme on va lorsqu'on n'a rien connu : partout avec le même corps. Mes parents n'ont rien dit, n'étaient pas inquiets de me savoir seule à cette fête de cinquagénaires, sans doute parce qu'ils savaient que j'y allais avec ce corps de jeune fille transporté partout déjà, hermétique. Eux ne connaissaient pas monsieur X, ils ne l'avaient jamais vu. Je ne m'étais pas habillée, pas maquillée, je n'avais pas conscience, dis-je, de cette peau, de cette chair,

tangible, visible. Un taxi m'attendait au bas de la rue.

C'était en août, le soir, sous la chaleur des orages, dans ce grand jardin surplombant un fleuve rouge large de lotus; je ne connaissais personne et me tenais sagement accoudée au comptoir, un verre à la main, ou contre un mur, adossée, je me contentais de sourire. Ce n'était pas de la politesse, c'était le sourire de mon corps. J'avais rencontré monsieur X par hasard, lui avais plu, il m'avait conviée. Une chaleur à moustiques tombait des charmilles, comme les gouttes le long des palmes incurvées, dans l'air languissant du vin pourpre et de l'encre lourde. Au plafond, les pales d'un ventilateur brassaient des effluves de cigare, des odeurs douces et fortes à la fois; on baigne là-dedans, infinis, l'été; ce sont les carreaux des fenêtres boisées contre lesquels on pose nos mains froides pour former un halo de chaleur. Il y avait des lanternes suspendues partout aux branches, leurs colorées entre les zones d'ombre, et l'humidité s'élevait du sol avec son odeur de terre mouillée et de charbon. Il faisait sombre, et doux, chaud, les invités butinaient de part et d'autre du jardin, ils étaient libres dans leur ivresse chacun, et ils trébuchaient, chacun, d'aimer et d'être ivre même d'été. Dans la salle de bal aux murs de bambou quelqu'un jouait du piano, c'était une

comptine qui se baladait comme ça au-dessus de la musique numérique et criarde; on dansait des vieux pas de rock appris par cœur; les femmes tournaient sur elles-mêmes pour faire revenir, dans ce tourbillon rejoué, tout ce qu'il pouvait rester de leurs jeunes années; puis elles se ren-versaient en arrière, et le sang montait à leur tête étourdie comme un élixir de jeunesse et d'oubli. Les hommes serraient contre eux ces sylphides d'un soir, aussi forts de désir que de paraître forts. Puis on s'arrêtait, on riait d'avoir joué la comédie le temps d'une chanson, et on allait au comptoir s'abreuver, verre sur verre, on buvait, se servant d'un bras vigoureux, coude en l'air, sourire aux lèvres. On riait à gorge déployée, oui, et on se traînait dans le jardin aussi, coulant sous les regards mouillés, pour être intimes dans la nuit tiède, à la lueur d'une lanterne, on se touchait les bras, les cheveux; des hommes la chemise débraillée, auréolée, taquinaient des femmes lascives, ondulantes et vibrantes d'imbécillité; et plus loin, dans un coin moins confidentiel du jardin, certains plongeaient en caleçon dans le fleuve, criaient, bruyants, puis remontaient, se rhabillaient, riaient. On faisait tinter des coupes, on gobait des olives vertes, on parlait la bouche pleine.

Puis il se mit à pleuvoir, il y eut de l'orage, et l'averse remuant l'humus, odeurs et chaleur

s'échappèrent du sol fouillé, les peaux se mirent à coller et les femmes se précipitèrent dans la salle, le cou rentré dans les épaules, riant aux éclats, abritées sous leur foulard de soie. À l'intérieur, elles essorent leurs cheveux, les hommes enlèvent leur chemise mouillée, on rit encore, lourds de bonheur, on a le temps, l'ivresse d'être presque nus, on se plaît, on se pince, on s'écrie... On joue les princesses orientales autour du buffet de noisettes et de bœuf grillé à la coriandre, on se taquine, excités par l'éclair et le tonnerre, les uns aux autres on se lance des petits bouts de fruits à coque... Quelques téméraires retournent dehors, mangent la pluie sur les miettes de noisettes, tandis que la musique continue, fait vibrer encore, encore plus.

La pluie a réveillé les peaux et soudain la salle se resserre davantage sur elle-même, on se comprend maintenant, mieux, on se tape sur l'épaule, et même quand l'orage cesse, on reste soudés, complices. Il n'y a plus rien de l'éparpillement du début; maintenant la fête a trouvé son sens et elle file droit vers l'union grisée qui devait être, qui était déjà inscrite sur le carton à lettres roses. Vautrés les uns sur les autres, ils fondent en pâmoison, et ils sont beaux, tous, d'être confondus, les joues écarlates. Je les regarde, quelques-unes tentent de me prendre au jeu, ils me titillent, je suis polie. Quelques-uns

me tirent le bras, je recule, souris. Je m'enfonce dans un fauteuil matelassé, observe. La musique continue de tourner. Ils sont un peu trop moites pour être élégants, pas assez grisés pour être sensuels... Dehors, la pluie finit de tomber. Les lanternes et leur jeu de lumière découpent le jardin mouillé d'ombres. Mais une ombre soudain se détache et surgit hors de celle des charmilles : une ombre dansante, qui tournoie, un démon qui file entre les lanternes. Je la suis du regard, intriguée, et vois sortir de derrière les palmes un homme : c'est lui.

[...]